

Masculin = homme, c'est tout

Pour notre cerveau, «chirurgien», «avocat» ou «agriculteur» sont des termes masculins, et masculin = homme. Pas homme et/ou femme. La langue biaise donc notre vision du monde, vers l'**invisibilisation des femmes**, affirme une recherche de l'Université de Fribourg.

PRISKA RAUBER

Petite énigme: un père et son fils rentrent chez eux en voiture. Ils ont un accident. Le père est tué sur le coup, le fils est emmené à l'hôpital pour être opéré en urgence. Mais le chirurgien refuse, en disant «je ne peux pas, c'est mon fils». Comment diable est-ce possible?

La réponse est pourtant toute bête, évidente. Le chirurgien est sa mère. Et si vous n'avez pas pu envisager rapidement ce fait, c'est que votre cerveau ne peut envisager rapidement que la forme grammaticale masculine inclue des femmes (et que la chirurgie est un domaine qui peut être investi par une femme). C'est le sujet d'une recherche publiée dans le journal *Language Sciences*, signée Sayaka Sato et Pascal Gygax, psycholinguistes à l'Université de Fribourg, en collaboration avec une équipe norvégienne.

Pascal Gygax, pourquoi est-ce donc si difficile de comprendre la forme grammaticale masculine comme incluant des femmes? De comprendre que ce chirurgien peut être une femme?

Ce qu'il faut préciser avant tout, c'est que le masculin a plusieurs sens. Un premier sens dit spécifique, soit que le masculin = homme. Puis un sens dit générique, qui inclut le sens neutre ou mixte, au pluriel comme dans «les musiciens», pouvant potentiellement représenter un groupe de femmes et d'hommes.

A chaque fois qu'il entend une phrase avec un masculin, le cerveau va devoir décider de quel sens il s'agit (spécifique, générique, mixte ou neutre). Si le contexte ne suffit pas, il va s'orienter vers le sens le plus facile à activer, le plus rapidement accessible. Et ce que notre équipe dit, comme d'autres depuis quarante ans, c'est qu'il s'agit du sens spécifique, soit le masculin = homme. Le cerveau est bien fait, il limite l'énergie cognitive dépensée, allant au plus facile.

Mais pourquoi est-ce le plus facile d'associer le masculin uniquement à l'homme?

Parce que le sens spécifique est la première interprétation que l'on apprend, en âge préscolaire. Nos données montrent que le biais arrive en premier chez les filles entre 3 et 5 ans, pour une raison très simple: vous allez toujours utiliser le féminin quand vous parlez à une petite fille. Donc, quand



Pour les personnes qui défendent l'écriture inclusive, il ne s'agit pas de «féminiser» la langue, mais de la «démasculiniser». Car, rappellent-elles, le français a été masculinisé au XVII^e siècle. CHLOÉ LAMBERT

vous parlez ensuite au masculin, il sera logique que, pour elle, vous parlez de l'autre.

Et une fois que c'est ancré – c'est le propos de notre article – c'est impossible à enlever. Même quand, plus tard, en période scolaire, on explique que le masculin peut aussi être conçu comme une valeur générique, il n'est pas possible d'enlever ce premier sens, car non seulement on l'a appris en premier, mais on y est également beaucoup plus souvent exposé. Dans nos échanges, on parle au féminin des filles et au masculin des garçons. Je dirai par exemple à ma fille que sa copine est une aventurière, pas un aventurier...

Le cerveau ne peut pas dévier de ce sens premier, que le masculin = homme. Donc ce prisme biaise la perception de la réalité, il nous fait voir la société davantage au masculin qu'elle ne l'est réellement.

Et cela a des conséquences dites-vous, notamment sur la visibilité des femmes...

Oui, mais aussi sur les projections des enfants. C'est presque scandaleux finalement, pour les filles notamment. Elles passent à travers l'éducation en pensant que le monde est fait pour les hommes. En même temps, j'ai envie de dire, le monde est fait pour les hommes. Le contexte actuel est androcentré, patriarcal, misogyne et sexiste. Le langage a évolué pour devenir de plus en plus androcentré, mais la société également. Les deux se nourrissent.

Comment contrer ce biais de la forme masculine? Par l'écriture inclusive?

C'est l'un des moyens. L'écriture inclusive comporte plusieurs outils, dont certains existent déjà. Par exemple le langage épïcène, qui inclut autant les femmes que les hommes, et aussi les personnes qui ne se sentent ni femmes ni hommes d'ailleurs. Evoquer par exemple «le corps étudiant» au lieu «des

étudiants» ou «l'audience» plutôt que «les auditeurs». On dégenre ainsi le langage.

On peut aussi utiliser le doublon, ou doublet, soit dire et écrire «les chirurgiennes et les chirurgiens». Mettre les métiers en doublon permet en effet d'augmenter la visibilité des femmes, toutes les études

le démontrent, il n'y a aucune controverse là-dessus. Mais cela permet surtout aux enfants de mieux se projeter dans ces métiers. Les filles se projettent plus facilement dans un métier nommé féminin/masculin, que seulement masculin. Nos données le démontrent.

Mais on peut rétorquer que le genre d'un mot, c'est de la grammaire, et non du sexisme.

J'ai toujours trouvé ce discours étonnant. Pour un objet inanimé bien sûr, le genre est aléatoire, une table, un tabouret. Mais il n'est absolument pas aléatoire quand on parle de quelqu'un! On nous apprend à l'école que si vous voulez parler d'un homme il faut utiliser le masculin et si vous parlez d'une femme, il faut utiliser le féminin. Comment alors pourrait-on détacher le genre grammatical du genre des personnes dont on parle, si on l'a appris comme ça? C'est impossible.

L'écriture inclusive nourrit pourtant de grandes résistances...

Le débat, notamment en Suisse, a faussement tourné autour de «la féminisation» de la langue. Mais ce n'est pas de la féminisation! A la limite, parlons de «re-féminisation», car les termes autrice, poétesse, philosophe ou mairesse sont des termes qui ont existé jusqu'au XVII^e siècle (*voire ci-dessous*). Le français possède déjà quasiment tous les termes au féminin. Ils ont déjà existé. Et les doublets étaient aussi utilisés dans la littérature française jusqu'au XVII^e, XVIII^e siècle. Dans l'usage, on disait «un poète et une poétesse», «une médecine et un médecin».

Pour l'accord par contre, le masculin prime sur le féminin, comme on l'a appris en quatrième...

Il est pourtant tout à fait correct d'écrire «ce chirurgien et cette chirurgienne sont allées», sans rien inventer. C'est l'accord de proximité, qui était l'usage jusqu'au XVIII^e siècle. Ma collègue a d'ailleurs remarqué qu'il était aujourd'hui de plus en plus utilisé. Vous accordez ainsi au plus proche. Cet accord est toujours mentionné dans le *Grevisse*.

Il existe également l'accord de choix: si vous écrivez «dix femmes et un chien sont allées se promener», vous pouvez, car vous considérez que «dix femmes» est le point central de votre discours. ■

Des grammairiens misogynes

Au Moyen Âge, les mots et la grammaire exprimaient équitablement le féminin et le masculin. On disait poétesse, autrice, archière, philosophe ou bourelle (équivalent féminin de bourreau). Jeanne d'Arc est «la pucelle, victrice des ennemis du nom Gaulois». On utilisait l'accord de proximité, hérité du latin: «Ces pères et ces mères qui font profession d'être chrétiennes», rapporte l'historienne Eliane Viennot dans *Le langage inclusif: pourquoi, comment*.

Puis au XVII^e siècle, des grammairiens misogynes et activistes, bien placés à la cour du «roy», entreprennent la masculinisation de la langue. Une masculinisation basée sur deux axes: la préséance du masculin dans les accords et la suppression des féminins désignant les nobles métiers (pour les rendre inaccessibles aux femmes, les «basses»

activités comme serveuse, tenancière ou chambrière n'ayant jamais fait l'objet d'une fronde masculiniste).

La naissance de l'Académie française (1635) et sa mission de «donner des règles certaines à notre langue» sonne le glas du français égalitaire. «Parce que le genre masculin est le plus noble, il prévaut seul contre deux ou plusieurs féminins, quoiqu'ils soient plus proches de leur adjectif», décrète Scipion Duplex en 1651. Plus noble «à cause de la supériorité du mâle sur la femelle», précise Nicolas Beauzée en 1767, en guise d'argument savant. La généralisation de l'école achèvera d'entériner les règles de la préséance masculine.

Adopter un langage non discriminatoire n'est donc pas une tentative de féminiser la langue française, mais bien de «mettre un terme à sa masculinisation», note Eliane Viennot. **PR**



«Mettre les métiers en doublon, dire les chirurgiennes et les chirurgiens, permet d'augmenter la visibilité des femmes.»

PASCAL GYGAX, LINGUISTE